

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PROLOGUE.

V

COMMENT LE COMTE DE FAROIS ÉPOUSE MADEMOISELLE
LOUISE DE CŒUVRE.

Le sieur d'Albain, vieux soldat des guerres de la Ligue,

Les deux gouverneurs joignirent leurs troupes : la guerre recommença alors et fut vivement conduite des deux côtés.

La petite armée royale était forte de sept mille hommes au plus, infanterie et cavalerie, mais elle compensait par son courage, sa discipline, ses habitudes militaires et surtout son vif désir de



QUAND VOUS VOUDREZ, MESSIEURS LES ROYAUX! DIT-IL.

était réellement l'homme qui convenait pour mener à bien cette œuvre difficile de pacification ; doux, bienveillant, énergique et capitaine expérimenté, il réunissait les qualités indispensables pour réussir.

Après avoir pris les précautions les plus sages et les plus minutieuses, pour contenir les paysans dans son propre gouvernement, le sieur d'Albain leva deux mille fantassins et mille cavaliers, parmi lesquels se trouvaient trois cents nobles, et, le 13 juin, c'est-à-dire quinze jours à peine après avoir reçu les lettres-patentes du roi, tout étant pacifié derrière lui, il fut en mesure d'entrer en Limosin

prendre une éclatante revanche de ses défaites passées, ce qui lui manquait du côté du nombre.

Les royaux marchèrent contre les insurgés, six jours après la scission survenue entre les Croquants catholiques et les réformés.

Les Croquants catholiques étaient au nombre de trente-cinq mille ; surpris à l'improviste par l'armée royale, n'ayant pas eu le temps nécessaire pour s'organiser sérieusement, ils prirent l'épouvante, et la plus grande partie se débanda malgré les prières et les menaces de leurs chefs.

Cependant, quinze mille d'entre eux, les plus résolus ou les plus compromis, se retranchèrent à Saint-Priest-de-Jaignour et au

bourg de Nesson près du château d'Escars, et là ils attendirent bravement le choc de l'armée royale.

Le sieur d'Albain, modéré et humain ainsi que nous l'avons dit, et répugnant à une effusion de sang inutile, fit sommer deux fois les Croquants de mettre bas les armes et de se disperser, leur promettant que s'ils obéissaient immédiatement, aucune poursuite postérieure ne serait exercée contre eux pour le fait de rébellion.

Les Croquants reçurent les parlementaires avec des rires et des moqueries, et refusèrent péremptoirement de se soumettre. Il fallait en finir.

Le sieur d'Albain, malgré cette obstination des rebelles, répugnait à en venir à un combat en règle avec eux. Il résolut de faire exécuter quelques charges de cavalerie contre ces hommes égarés, et de les disperser ainsi sans en arriver à la dernière extrémité.

Malheureusement, un événement funeste troupa les bonnes intentions du gouverneur, et donna aux choses un cours tout autre que celui qu'il désirait leur imprimer.

L'avant-garde de l'armée royale était commandée par le marquis de Cœuvre qui avait sous ses ordres immédiats le fils du général en chef d'Albain.

Le marquis avait choisi ce commandement, afin de satisfaire plus complètement sa vengeance.

L'avant-garde fut chargée de pousser une reconnaissance dans la direction du bourg de Nesson, où, disait-on, les Croquants se trouvaient en grand nombre et solidement retranchés.

Cette occasion était celle que le marquis de Cœuvre attendait depuis le commencement des hostilités ; il la saisit avec d'autant plus d'empressement qu'il savait de source certaine que Stéphane de Montbrun, poussé par sa générosité naturelle, et oubliant devant le péril qui les menaçait, l'ingratitude et les mauvais procédés des insurgés catholiques envers lui, s'était, la nuit précédente, avec une troupe d'élite jeté dans le bourg qu'il avait juré de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

L'avant-garde de l'armée royale, forte d'environ douze cents chevaux, et dont les chevaliers étaient pour la plupart gentils-hommes, se mit donc en marche pour exécuter la reconnaissance ordonnée :

M. d'Albain avait surtout recommandé à son fils, dont il redoutait le bouillant courage, et au marquis de Cœuvre, de se borner seulement à reconnaître les abords de la place sans engager leurs cavaliers.

Mais ceci ne faisait, bien que par des motifs différents, ni l'affaire du marquis, ni celle de son jeune lieutenant ; aussi résolurent-ils au contraire d'attaquer vigoureusement le bourg, et si cela était possible, de l'enlever d'un coup de main.

Vers neuf heures du matin, ils arrivèrent en vue de Nesson ; le bourg était fortifié et barricadé avec le plus grand soin ; les Croquants faisaient bonne garde.

Il ne fallait pas songer à une surprise.

Le marquis de Cœuvre fit sommer les insurgés de se rendre ; ils refusèrent et renvoyèrent le parlementaire avec des huées.

Un de leurs chefs parut alors sur le sommet d'une des plus hautes barricades, fit cesser leurs clameurs, puis, se tournant vers les cavaliers frémissants et immobiles à une courte distance, il ôta son feutre, s'inclina avec une politesse ironique, et d'une voix qui fut distinctement entendue de tous :

— Quand vous voudrez, messieurs les royaux ! dit-il.

Le marquis de Cœuvre bondit de colère sur son cheval. Dans le chef qui leur lançait ce sanglant sarcasme, il avait reconnu son ennemi mortel, Stéphane de Montbrun.

Mais ne voulant pas assumer sur lui seul la responsabilité d'une désobéissance aux ordres péremptaires du général en chef, le marquis se tourna vers son lieutenant.

— Que pensez-vous de cette insolence ? dit-il avec une apparence froideur,

Le jeune homme était pâle ; il mordillait sa moustache, et sa main tourmentait fiévreusement la poignée de son épée.

— Je pense, répondit-il d'une voix hachée par la colère, qu'une telle insulte ne peut et ne doit rester impunie.

— Vous savez quels sont les ordres de votre père ? reprit M. de Cœuvre avec insistance.

— C'est vrai, marquis, mais mon père n'avait pas prévu que pareille insulte serait faite aux troupes du roi par ces misérables ; d'ailleurs la victoire nous absoudra.

— Ainsi, votre avis est ?

— De charger cette canaille, mordieu ! s'écria vivement le jeune homme.

Les cavaliers applaudirent chaleureusement.

— Vous le voulez ? reprit encore le marquis.

Cette fois, les cavaliers ne laissèrent pas répondre le jeune lieutenant.

— Nous le voulons tous ! s'écrièrent-ils, en brandissant avec enthousiasme leurs armes au-dessus de leurs têtes.

— Je ne résisterai pas plus longtemps à votre généreuse demande, messieurs, dit le marquis, qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez.

Il dégaina alors son épée, fit ranger sa troupe, et ordonna aux trompettes de sonner.

— En avant ! cria-t-il, vive le roi !

— Vive le roi ! répétèrent les cavaliers en roulant à sa suite comme une avalanche.

Mais les Croquants étaient sur leurs gardes, et résolus à se défendre vigoureusement.

Stéphane de Montbrun, debout sur la barricade, avait suivi attentivement les mouvements des royaux.

Ses ordres avaient été donnés en conséquence.

La charge se précipita comme une tempête contre les retranchements.

Stéphane de Montbrun laissa les cavaliers s'avancer jusqu'à portée de pistolet, et baissant tout à coup son épée :

— Feu ! s'écria-t-il d'une voix stridente, feu !

Une effroyable décharge éclata comme un coup de tonnerre ; les cavaliers vinrent se heurter en désordre contre les retranchements, tourbillonnèrent sur eux-mêmes, et, tournant bride, repartirent à travers la campagne, poursuivis par les cris et les huées des Croquants.

— En avant ! en avant ! cria le marquis, ils sont à nous !

— M. d'Albain réussit à remettre l'ordre dans sa troupe.

— Chargez ! cria-t-il.

Une seconde décharge les accueillit, plus terrible que la première.

M. d'Albain chancela sur sa selle, laissa tomber son épée et roula à terre.

Une mousquetade lui avait fracassé le crâne.

Le marquis de Cœuvre avait le bras droit cassé et une balle dans la cuisse.

M. de Fargis et un autre gentilhomme le soutenaient à grand-peine sur son cheval.

La vue de leur lieutenant tué, de leur commandant grièvement blessé et d'une centaine des leurs agonissant sur le sol, porta jusqu'à la frénésie la rage des cavaliers.

— A sac ! à sac ! En avant ! Vivo le roi ! hurlèrent-ils avec fureur, sabrant les rebelles... D'Albain ! d'Albain !...

— En avant donc ! au nom de Dieu ! s'écria à son tour le marquis qui se sentait défaillir et ne voulait pas mourir sans vengeance.

Les cavaliers bondirent sur les retranchements.

— A eux, mes frères, à eux ! cria Stéphane, dont la redoutable épée fauchait un homme à chaque coup.

Les Croquants firent bonne contenance et reçurent bravement la charge des cavaliers.

Mais l'élan des royaux était, cette fois, irrésistible. Les retranchements furent franchis d'un bond, et le combat s'engagea corps à corps.

Les rebelles, cependant, ne reculaient que pied à pied, semant la mort autour d'eux, et semblant se multiplier pour abattre leurs ennemis.

Devant la porte d'une des premières maisons du bourg Stéphane de Montbrun, ayant à ses côtés Jean Ferré, Pastourel et dix autres de ses plus dévoués compagnons, arrêta pendant plus de vingt minutes l'effort des royaux.

Sa longue épée qu'il maniait à deux mains s'abattait avec une régularité sinistre sur ses ennemis, qu'il renversait à ses pieds comme des blés mûrs sous la faucille.

Devant ces quelques hommes dévoués à la mort, un rempart de cadavres s'élevait jusqu'au mi-corps ; ils luttèrent avec une frénésie sans égale, mornes, silencieux, mais terribles et irrésistibles.

Cependant, le village était envahi par les troupes royales ; les Croquants, sans direction, pressés de toutes parts, commençaient à fuir, remplis d'effroi.

La bataille était perdue depuis longtemps déjà, le bourg pris, et pourtant les chefs des Croquants combattaient encore et arrêtaient devant eux leurs ennemis, terrifiés de tant de constance et de bravoure.

Mais il arriva un moment où toute résistance devint impossible, où la mort se dressa implacable devant ces terribles lutteurs.

Stéphane le comprit ; il dit quelques mots à voix basse à Jean Ferré, puis, soudain, tous à la fois ils bondirent par-dessus les cadavres qui les cerclaient, se ruèrent tête baissée sur les royaux épouvantés de tant d'audace, s'ouvrirent un large et sanglant passage à travers leurs rangs serrés, et disparurent dans les rues étroites et tortueuses du bourg, avant que leurs ennemis fussent revenus de la stupeur que leur avait causée cette terrible attaque.

La lutte était finie ; les derniers défenseurs du bourg morts ou en fuite.

Les soldats royaux étaient vainqueurs.

Mais cette victoire leur coûtait cher : leur chef agonissait, leur lieutenant était mort, et plus de sept cents d'entre eux avaient succombé.

Il est vrai que près de quatre mille paysans avaient été tués, que les autres s'étaient dispersés, ne se rejoindraient jamais, et que la grande guerre des Croquants était terminée dans le Limosin ; mais les rebelles s'étaient faits de belles funérailles, ils n'avaient point succombé sans vengeance.

Le marquis de Couvre, porté sur les bras de plusieurs de

ses soldats et soutenu par le comte de Fargis, exigea avec cet entêtement de mourants que rien ne saurait vaincre, qu'on le transportât dans cette maison même que les rebelles avaient défendue avec tant d'acharnement contre ses troupes.

On lui obéit.

Il fut introduit alors dans une salle assez vaste dont les fenêtres et les meubles étaient brisés, et sur le sol de laquelle gisaient pêle-mêle plusieurs cadavres.

Deux femmes dont le visage était caché par de longues coiffes, agenouillées au milieu de cette salle, priaient auprès d'un cadavre complètement défiguré par un coup de feu, mais que, d'après son costume, on pouvait presque avec certitude supposer être Stéphane de Montbrun ; sa main crispée serrait encore la lourde poignée de fer d'une longue épée.

M. de Couvre n'eut besoin que d'un regard pour reconnaître sa sœur et sa fille dans les deux femmes agenouillées.

Son visage contracté par la douleur, eut un sourire sinistre ; d'un geste il ordonna à ses porteurs de le déposer sur un matelas jeté à terre, et de le laisser seul avec le comte de Fargis.

En l'apercevant, les deux femmes s'étaient relevées et étaient accourues vers lui.

Le marquis éloigna sa sœur d'un geste, et tournant péniblement son visage vers sa fille :

— Je vous retrouve enfin, murmura-t-il d'une voix sourde, et il fit un effort pour se redresser sans y pouvoir parvenir ; l'honneur de ma maison est-il sauf ? ajouta-t-il d'un accent terrible.

— Monsieur !... murmura la jeune fille à travers ses larmes.

— Ah ! reprit-il avec amertume, vous trouverai-je donc rebelle jusqu'à l'heure de ma mort ?...

Le comte de Fargis jeta un long regard sur la jeune fille agenouillée et pleurant, saisit sa main, qu'elle lui abandonna sans avoir conscience de ce qu'elle faisait.

— Monsieur, dit-il en s'agenouillant lui aussi devant le vieillard, bénissez vos enfants qui seront bientôt unis.

La jeune fille se rejeta vivement en arrière en lui lançant un regard d'une expression ravrante.

— Je sais tout, murmura-t-il à son oreille, d'une voix faible comme un souffle ; votre mari est ou doit être mort, ajouta-t-il avec intention. Jamais il ne reparaitra !

Sans prononcer une parole, l'abbesse, les mains jointes et les yeux ardemment fixés sur sa nièce, semblait lui donner un conseil suprême.

— Eh bien ! ma fille, reprit le marquis d'une voix étouffée, ne répondez-vous pas ?

— Courage, mademoiselle, murmura le comte avec une expression d'ineffable douceur ; rendez la mort douce à ce vieillard. Oh ! je vous le jure, je vous aimerai tant « tous deux », ajouta-t-il avec intention, que vous me pardonnerez peut-être un jour de vous avoir imposé mon dévouement.

La jeune fille lui jeta un regard plein de reconnaissance, et, baisant la main de son père ;

— Vos enfants attendent votre bénédiction, murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Soyez bénis ! murmura le vieillard dont un sourire radieux éclaira soudain le pâle visage.

Et il expira.

Le comte de Fargis se tourna alors vers sa fiancée, et d'une voix remplie d'une majesté suprême :

— Relevez la tête, madame, lui dit-il, et sur le corps de ce

noble vicillard votre père, une fois encore je vous le jure : vous êtes maintenant la comtesse de Fargis, vous serez heureuse et respectée de tous.

Huit jours plus tard, ainsi qu'il l'avait promis, le comte de Fargis épousa Louise de Cœurve.

Le mariage se fit sans bruit et sans éclat ; la mort du marquis de Cœurve et les événements politiques justifiaient pleinement cette mesure.

La grande guerre des Croquants était à jamais terminée dans le Limosin ; mais, pendant un an encore elle se soutint avec des avantages partagés, dans le Périgord, le Quercy et l'Agénois.

Parmi les chefs des rebelles, le nom de Stéphane de Montbrun ne fut plus jamais prononcé.

Avait-il été tué à la prise de Nesson ? tout le monde le crut.

Un des chefs les plus célèbres qui se révélèrent à cette époque parmi les Croquants, fut un certain capitaine « Vatan. »

Jamais le nom de cet homme n'était prononcé devant Louise de Fargis sans amener la pâleur sur son visage.

Le comte se penchait alors à l'oreille de sa femme, lui disait quelques mots ; la jeune femme reprenait ses couleurs et lui souriait doucement.

Un peu moins de sept mois après son mariage, la comtesse de Fargis mourut en donnant le jour à une fille.

La veille de sa mort, elle avait retiré de son cou un chapelet béni par le pape et qui lui venait de sa mère ; elle l'avait remis à l'une des femmes, dans laquelle elle avait une confiance sans bornes, en la chargeant d'une mission qui, pour tous et son mari lui-même, demeura secrète.

Le comte de Fargis tint noblement envers l'enfant la parole qu'il avait donnée à la mère.

Il l'éleva avec cette tendresse que seuls, les pères ou les amants peuvent trouver au fond de leur cœur.

PREMIÈRE PARTIE.

I

QUELLE ÉTAIT LA VIE DE CHATEAU EN L'AN DE GRACE 1620

Il y avait au commencement du dix-septième siècle un antique manoir féodal, perché comme une aire d'aigle sur le sommet de la colline qui domine le village d'Ablon, dont les coquettes maisons, capricieusement groupées sur les bords de la Seine, mirent paresseusement leurs blanches silhouettes dans ses eaux transparentes.

Ce château, dont l'origine remontait aux premiers jours de la monarchie, avait joué un rôle important pendant les guerres civiles, et avait soutenu plusieurs sièges. Miné par le temps, démantelé par Richelieu, brûlé par les paysans en 1793, et finalement démoli par la « Bande noire » il a si complètement disparu aujourd'hui qu'il serait impossible de désigner avec certitude la place exacte qu'il occupait.

On le nommait le château de Mauvers.

Le village d'Ablon en dépendait, et ses habitants étaient tous les vassaux et les tenanciers du comte du Luc, propriétaire de ce château, qui appartenait depuis plus de trois siècles à sa famille.

Le comte du Luc était un zélé protestant.

Le dernier comte du Luc, son père, compagnon dévoué du roi Henri IV, avait suivi ce prince dans toutes ses guerres.

Lors de l'abjuration de son souverain, le comte du Luc se retira dans son domaine de Mauvers ; on ne le revit plus à la cour.

Rude soldat, mais mauvais courtisan, il tenait plus à sa religion qu'à ses charges et à ses honneurs.

Par ses soins, et de ses deniers, un temple avait été construit à Ablon.

Chaque semaine, une longue procession de « ceux » de la région venait assister au prêche dans ce temple ; le prêche fini, ils retournaient à Paris, où ils n'arrivaient pas toujours sans jouer du couteau avec les fervents catholiques des environs.

Aujourd'hui, le temple a disparu comme le château ; plus de querelles, plus de rixes religieuses ; Ablon est devenu une station du chemin de fer d'Orléans ; de petits rentiers, de pacifiques employés des grandes administrations parisiennes y trouvent leur retraite.

L'inflexible niveau du progrès a passé là comme partout.

En l'an de grâce 1620, il n'en était pas ainsi. Rien ne laissait prévoir que cet effondrement dût arriver un jour. Pourtant de grands événements se préparaient dans l'ombre.

Les Bourbons étaient une race nouvelle séparée par de nombreuses générations de la grande souche capétienne.

L'avènement de Henri IV, bien que légitime, avait été si imprévu et si violemment combattu, non-seulement par les armes, mais encore par les ambitions particulières et surtout par une opposition nationale qui ne voyait en lui qu'un fauteur de révoltes entaché d'une longue hérésie, qu'il lui fallut absolument conquérir sa couronne pour qu'on en reconnût la légitimité.

Par une fatalité étrange, ce furent les protestants, ces novateurs convaincus, ces sectaires hardis, dont les doctrines essentiellement sociales devaient surtout attaquer le trône, qui furent dans cette circonstance critique les seuls soutiens des principes monarchiques et firent ainsi entrer, après avoir ébranlé les bases du catholicisme, la république de la Réforme dans le cœur de la royauté ; non pas comme vassale, mais bien plutôt comme suzeraine, maîtresse de promulguer cette liberté de pensée qu'on acclame aujourd'hui ; dont chacun pouvait faire l'application selon les tendances de son esprit, et qui était alors non seulement un malheur pour le gouvernement royal, mais bientôt devint le vice radical qui, en réagissant sur toute la famille des Bourbons, fut le ténia rongeur des destinées de cette famille, devenues celles du royaume.

Louis XIII, ce pâle fantôme de roi à peine hors de page, dont le temps se passait à dresser des pieds-grièches, en compagnie de son favori de Luynes, et à leur donner le vol dans les jardins des Tuileries, comprit-il le péril immense de cette situation ? ou bien agit-il sous l'influence ou l'inspiration des sentiments religieux et d'affection inconsciente pour l'Église qui le dirigèrent pendant toute sa vie ? On ne le saurait dire.

Toujours est-il qu'il manifesta aussitôt après sa majorité, la volonté de rompre avec les Huguenots. Il oublia le roi de Navarre pour ne rester que le roi très-chrétien. Les souverains s'incarnent en eux-mêmes ; ils n'ont ni ascendants ni descendants ; leur politique, toujours étroite, se résume par l'intérêt particulier du moment.

Les grands seigneurs qui avaient vu la maison de Bourbon presque à leur niveau, ne pouvaient se résoudre à plier devant elle et à lui témoigner une soumission presque complète.

Leurs habitudes turbulentes indépendantes, comprimées pendant quelque temps plutôt que domptées par le gantelet de fer de Henri IV, devaient tout naturellement se relever avec toute leur élasticité sous la main faible et indécise d'une régente et d'un jeune roi qui semblaient laisser le pouvoir à des favoris dissolus et inhabiles.

Les révoltes étaient continuelles. Toutes se faisaient au cri de : Vive le roi ! mais le but caché des chefs était toujours le même : s'emparer du pouvoir, renverser le roi, ou régner sous son nom.

La situation était des plus critiques.

La France traversait une de ces époques sombres où s'engloutit toute une nation si un bras de fer ne la retient au bord de l'abîme.

Heureusement pour la monarchie en péril, un personnage nouveau apparut sur le terrain politique.

Par la protection de la reine Marie de Médicis, réconciliée avec son fils, l'évêque de Luçon entra dans le conseil du roi.

La robe violette de l'évêque de Luçon laissait déjà apercevoir la robe rouge-sang du futur cardinal de Richelieu ; de ce ministre-bourreau dont la hache terrible et providentielle devait, comme la bague de Tarquin, abattre sans pitié les têtes qui essayaient de dépasser la dernière marche du trône, et préparer ainsi la monarchie absolue de Louis XIV.

Corneille avait quatorze ans.

La Fontaine, Molière et Pascal allaient naître, à un an de distance l'un de l'autre, de 1621 à 1623.

Déjà se levait l'aurore d'un siècle nouveau.

Un jeudi de la fin de juillet 1620, ce petit coin du monde compris entre le château de Mauvers, la Seine et le village d'Abion présentait un aspect pittoresque digne du pinocau si naïvement rustique de Wouwermans ou de Van Der Moulén.

C'était le soir.

Sept heures sonnaient au beffroi du manoir de Mauvers ; sur le fleuve, les mariniers, non-chalamment étendus sur les trains de bois, se laissaient aller en chantant au fil de l'eau, qui les conduisait doucement vers Paris.

Sur la route, un soldat d'aventure, le feutre empanaché, le poing sur la hanche et les moustaches outrageusement relevées en arc, entrant dans le village, au trot d'un puissant mecklembourgeois qu'il maniait avec une grâce coquettement narquoise ; ameutant les enfants qui faisaient la roue autour de sa monture ; souriant gracieusement aux accortes lavaudières qui s'arrêtaient pour le voir passer, il suivait gaiement sa marche victorieuse et faisait halte devant la porte d'une hôtellerie, reconnaissable à la branche de pin qui lui servait d'enseigne ; où le recevait avec la bienveillance banale d'une hôtesse qui pressent une bonne affaire, une belle et ricieuse paysanne de vingt ans, haut troussée, aux appâts un peu froids, à la chair affriolante, et un peu foncée en couleur.

Sur la déclivité de la colline, des pasteurs grimpaient lentement, tricotant des bas de laine, et conduisant des troupeaux de vaches laitières, de chèvres et de moutons qui happaient l'herbe tendre du bout de leurs lèvres noires, surveillées par des chiens aux oreilles droites, au poil roux et hérissé, galopant et aboyant avec fureur de l'avant à l'arrière des troupeaux.

Sur le sommet de la colline, le pont-levis du manoir était baissé ; devant le seuil de la porte seigneuriale, timbrée de l'écusson des comtes du Luc, se tenait un homme d'un âge mûr, au regard froid et sévère, grand et sec comme un parchemin, entière-

ment vêtu de noir, portant au cou une longue chaîne d'or soutenant un médaillon blasonné.

Cet homme, un majordomo sans doute, armé d'un crayon et d'un carnet, accueillait par un léger signe chacun des arrivants qui se découvrait devant lui, et il notait chaque tête de bétail au fur et à mesure qu'elle franchissait la porte.

Le soleil s'inclinait de plus en plus à l'horizon, reflétant sur les arbrusses derniers rayons d'un rouge cuivré, puis disparaissant s'enfonçait avec majesté dans des nuages de pourpre et d'or.

Il y avait dans cette scène si calme en apparence, si simple en réalité, quelque chose de doux et de tranquille qui reposait les yeux et charmait l'esprit.

Le dernier bouvier entré dans le château, le pont-levis fut relevé ; presque aussitôt le son d'une cloche se fit entendre ; chacun se hâta d'achever son travail journalier, puis tous, hommes, femmes, enfants et chiens se dirigèrent du même côté.

La cloche donnait le signal du souper ; selon le mode patriarcal, encore en usage à cette époque, maîtres et serviteurs allaient tous ensemble prendre part au repas du soir, servi dans le grand réfectoire du château.

Cette salle, une immense pièce située au rez-de-chaussée, était basse, à arceaux de pierre, à chacune de ses extrémités se trouvait une cheminée à lâtre si vaste qu'à l'intérieur on y installait les bancs, en guise de chambranle ; ces cheminées étaient décorées de lourds morceaux d'architecture sculptés sans doute par le ciseau fantaisiste de quelque artiste incompris du VI^e siècle, où les faces grimaçantes et les corps contournés des monstres fantastiques de l'art héraldique se détachaient d'une pierre originellement rouge, mais que la succession non interrompue de plusieurs siècles avait recouverte d'un épais vernis de fumée.

Des armes de toute sorte, dont quelques-unes remontant à la plus haute antiquité, pendaient le long des murs mêlées avec des bois de cerfs, des peaux de loutres, de fouines, de blaireaux et autres dépouilles ou trophées de chasse ; de vieux tableaux, d'antiques toiles noircies par le temps, séparaient ces divers ornements ; ces cadres contenaient des chevaliers armés et casqués ou de gentes et nobles dames ; ceux-ci fronçant le sourcil d'un air terrible, celles-là souriant d'un air béni aux roses qu'elles tenaient dans la main droite ; souvenirs de gloire et d'amour à demi-effacés par la fumée.

Des fenêtres à ogives, garnies de vitraux représentant divers sujets guerriers ou religieux impossibles ou tout au moins très difficiles à distinguer, ne laissaient pénétrer dans cette salle qu'un jour sombre et douteux.

Mais, quelque triste que fût cette pièce, elle avait grand air.

Une immense table en fer à cheval en tenait la longueur ; le sommet de cette table, plus élevé que les deux côtés, s'abritait sous un dais majestueux ; une nappe en toile de Hollande la recouvrait ; des sièges armoriés attendaient les maîtres du manoir. Le service disposé sur cette table était en art, massif ; à droite et à gauche de lourdes et volumineuses salières traçaient une infranchissable ligne de démarcation entre le haut bout et les bas bouts du fer à cheval.

Aux deux ailes de la table il n'y avait pas de nappe ; le service en faïence brune, timbré au chiffre du maître, concordait avec des pichets contenant le vin du crû ; à chaque place, il y avait d'énormes morceaux de pain bis, mais appétissant.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 1^{er} JANVIER 1881 — (No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE II

LA COMTESSE FEDORA ET SA SUIVANTE—(Suite).

— J'ai manqué l'occasion à Paris, je la retrouverai soit à Moscou soit à Pétersbourg, se disait-il, et cette fois elle ne m'échappera pas.

Absorbé dans ces idées et la tête dans ses deux mains, il était plongé dans un demi-sommeil lucide, quand les bravos éclatèrent autour de lui.

— Cette comtesse est jeune, sans expérience, fanatique, par conséquent crédule, pensait-il, il faut arriver à capter sa confiance, mais pour cela il est nécessaire d'être nihiliste. Plus encore que cette folle soyons-le. Et, se tournant vers Piotro Alexandrovitch, qui versait des larmes d'attendrissement, il lui dit en lui serrant le bras avec une émotion qu'il paraissait incapable de maîtriser.

— Tous les hommes qui souffrent sont frères, et doivent unir leurs efforts, je veux être des vôtres, je vous confie mon éducation politique, je reconnais que vous êtes plus avancés que nous. Quand vous m'en jugerez digne, vous me ferez affilier à votre société ; de cœur je suis nihiliste, votre illustre professeur m'a converti.

— N'est-il pas vrai qu'il a été sublime ? s'écria l'étudiant, oubliant que son ami était incapable d'avoir saisi un seul mot. Qui vous serez des nôtres, vous combattrez avec nous, ensemble nous faisons table rase des préjugés odieux d'une société attardée dans l'ornière du despotisme religieux et autocratique.

La nuit vient vite en hiver à Moscou, elle était elose depuis longtemps quand, après une bruyante conversation, émaillée d'invocations à la liberté, de serments de vaincre ou mourir et de chants patriotiques, hurlés par des voix échauffées par le bruit, la chaleur de la boisson, les deux amis quittèrent enfin la salle du festin pour regagner d'un pas mal assuré, l'un son phalanstère dans le quartier pittoresque appelé Kitai-Gorod ou ville chinoise, l'autre son logement situé plus près de l'Université, tandis que le professeur, reconduit triomphalement par une vingtaine d'étudiants et d'étudiantes, redescendait vers la Pretchinskaïa, rue située dans la partie basse de la ville, presque sur les bords de la Moscova, emprisonnée, jusqu'à la fonte des neiges, sous son lin-ciel blanc, au pied du Kremlin dont les clochers bulbeux, coiffés de leurs calottes dorées, se proflaient dans le ciel grisâtre éclairé par la lune pâle et silencieuse.

Le cortège du professeur montra le poing à la haute tour d'Ivan Veliski, surmontée de l'aigle des tzars et de la croix grecque, double symbole voué à une prochaine destruction ; mais Doubina était trop prudent pour permettre de bruyantes manifestations dans la rue ; il recommanda le silence pour le bien de la cause et pressa le pas, car 8 heures allaient sonner et le farouche républicain avait hâte de rentrer à son logis pour s'y faire attacher au cou le cordon de Sainte-Anne, rajuster sa toilette au plus vite et courir avec sa digne épouse à la soirée du gouverneur général. Il voulait remercier Son Excellence d'une manière toute particulière, de la flatteuse distinction que lui, obscur savant, devait à l'inséprouvable bonté de Sa Majesté Im-

périale Alexandre II, le monarque auguste et adoré de la sainte Russie.

Triste homme en vérité quo cet athée révolutionnaire dans sa chaire, essayeur de banes dans l'antichambre des grands, plat courtisan dans leurs salons, doux et dévot dans les églises, mendiant des deux mains, à droite les croix, les honneurs, les pensions, à gauche une popularité malsaine et de bruyants applaudissements.

Esprit vulgaire, du reste, ayant plus que médiocre, type sans relief et sans personnalité, il n'aurait pu arriver à une notariété quelconque s'il n'eût été possédé d'une vanité pour la satisfaction de laquelle il était prêt à ne reculer devant aucune ignominie.

Oublié dans sa chaire désertée par les étudiants, qu'éloignaient la fatigante monotonie de leçons mal apprises et plus mal réoitées, il y aurait moisi sur place si un journal, tombé par hasard entre ses mains, ne lui avait découvert la voie à suivre pour parvenir à la renommée.

Dans ce journal on racontait qu'un célèbre critique, devenu tout à coup, après bien des efforts infructueux, sénateur et chef de parti, n'avait dû ses honneurs et son renom qu'aux soins par lui pris de publier dans toutes les feuilles publiques, qu'il choisit, pour donner des dîners gras, le vendredi exclusivement, et qu'il prétendait inaugurer cette série de repas anti-catholiques le vendredi-saint.

Le vent tournait précisément à l'incredulité dans les écoles en ce moment ; Doubina se fit athée pour devenir célèbre, et révolutionnaire pour faire parler de lui. Ses idées avancées le firent connaître, mais pas assez ; il voulut frapper un grand coup.

Un jour, à une séance solennelle d'examens, présidée par Son Excellence le gouverneur civil, assisté du curateur et du corps enseignant, il examinait un élève.

Une question insidieuse, qu'il posa au candidat, amena, celui-ci à prononcer le mot Providence.

A ce mot, Doubina releva la tête d'un air indigné et lança avec un superbe mépris l'interrogation demeurée célèbre ; Tchoto-Koy ? (Qu'est-ce que cela ?)

L'élève, croyant s'être servi d'un terme impropre, reprit sa phrase, en substituant au mot providence le mot Dieu.

Un nouveau « Tchoto-Koy ? » plein d'ironie méprisante, lui coupa de nouveau la parole.

Le gouverneur et le curateur se regardèrent surpris, mais les applaudissements des libres-penseurs éclatèrent, et le maître, prenant en pitié le malheureux clercal, daigna lui expliquer que la science ne reconnaît pas les termes vagues et dépourvus de sens de Dieu et de Providence, qu'elle a remplacés avantageusement par lois de la Nature, phénomènes atomistiques, etc., etc.

Le président, quoique mécontent de cette incartade, n'osa pas se ridiculiser en prenant publiquement parti pour Dieu ; d'ailleurs il était de cet avis que la science n'a rien à voir à la religion et remit à plus tard semoncer l'audacieux professeur ; mais le coup était porté et l'état de meuble vermoulu à celui de colonne de l'université, d'idole de la libre-pensée.

A partir de ce moment toutes les audaces lui étaient permises, les auditeurs se pressèrent autour de sa chaire devenue tribune d'impiété, le parti s'en fit un instrument, quitte à le briser quand il serait usé ; lui se crut un grand homme.

Rentré dans sa chambre, M. Jules, après avoir accroché sa casquette d'uniforme à son porte-manteau et échangé son habit bleu à boutons d'or contre une légère vareuse, car, quelque soit le froid de la rue, la température des appartements est toujours

tiède en Russie, s'était jeté sur un sofa moins pour y lire la «Gazette de Moscou» que pour s'y reposer. Il n'y demeura pas longtemps, la «Gazette» avait au moins quatre jours, et le professeur de français se trouvait dans un état d'excitation nerveuse qui ne lui permettait pas de demeurer tranquillement en place. Il se leva donc, ot, les mains derrière le dos, la tête penchée, il se mit à arpenter sa chambre en réfléchissant sur ce qu'il avait vu et entendu pendant la journée.

Evidemment une révolution se préparait au moins dans les idées, révolution que l'autorité regardait comme un mouvement sans importance, une agitation sans but, et qui n'aboutirait à rien de sérieux, mais qui, dans l'opinion de l'ex-fédéré, devait, tôt ou tard, introduire dans la société russe des modifications dont il lui serait possible de profiter.

Certes ce n'était pas l'envie qui lui manquait d'arriver à ce but par n'importe quels moyens, mais encore fallait-il savoir en quoi consistait ce Nihilisme, dont il venait de se déclarer un adepte convaincu, connaître les personnes qui tenaient les fils cachés de cette conspiration encore indéfinie, ne pas entrer inconsidérément comme simple comparse dans un de ces complots où les niais risquent leur liberté, souvent même leur vie, au profit de quelques meneurs usés et prudent.

Il avait fait partie de l'état-major de la Commune, à Paris, il voulait avoir sa place dans celui du Nihilisme.

Pour cela il fallait avant tout se mettre au courant de la situation, et ne pas imiter ce Piotr Alexandrovitch, récrue enthousiaste, mais insouciante, d'une armée dans laquelle, quoi qu'il arrivât, il ne s'élèverait pas au-dessus du grade de simple soldat.

Tout en roulant ces idées dans sa tête, il s'était approché de sa fenêtre donnant sur la rue; elle était déserte et le regard pouvait suivre au loin ce long ruban blanc orné de neige fraîchement tombée, mais déjà coagulée par le froid et constellée de millions de petits points lumineux, dont la clarté des réverbères à l'esprit de vin faisait scintiller la surface.

Longtemps, le front appuyé contre le croisillon de la double fenêtre, Jules laissa errer ses yeux, sans même y penser, dans cette tranchée, bordée de hautes maisons grises coiffées de frimats, et il allait reprendre sa promenade quand, débouchant d'une rue perpendiculaire à la première, s'allongea une masse noire qui s'avança rapidement de son côté.

C'était un traîneau de location occupé par deux personnes enveloppées d'épais manteaux à vastes cols de fourrure, laissant deviner par leur coiffure, une femme, dont un capuchon couvrait la tête, et un homme coiffé l'une casquette bleue à galon d'or, par conséquent un tchinovnik ou employé civil qui, allongeant le bras de temps à autre avec cette aménité qui distingue cette race de fonctionnaires, envoyait des bourrades dans le dos du cocher en saftan vert dont une plaque de cuivre attachée sur un brassard portait le numéro.

Le couple passa rapidement, et le traîneau, continuant sa route en droite ligne, s'éloigna en diminuant progressivement jusqu'à ce qu'il eut disparu dans la demi-obscurité.

Assurément, bien que juste au-dessous de la fenêtre deux réverbères fissent tomber dans la rue une large plaque de lumière, formant un brillant ovale sur la neige, les voyageurs ne laissant apercevoir que le haut de leur coiffure, Jules n'avait pas reconnu en eux le fougueux Doubina et sa vaniteuse compagne; mais la couleur de la casquette avait éveillé en lui le souvenir du professeur démocrate, et se fut en murmurant le nom de Tchto-to-Koy qu'il recommença sa promenade méditative.

— Non, fit-il tout à coup en se frappant le front, et comme s'il se fut parlé à lui-même, ce Doubina ne peut servir à rien; je le connais déjà, c'est un vieil imbécile, pétri de vanité, une manivelle à musique que l'on monte à volonté pour lui faire jouer un air, pas plus que cela. Il n'est bon ni pour le conseil, ni pour l'action; jamais il ne remplira d'autre rôle que celui d'un personnage noble dans une comédie burlesque; il me faut un homme, une intelligence, un bras, lui n'a rien de tout cela.

Il reprit sa marche, regardant le plafond, comme s'il eût espéré y relire le nom de celui qu'il cherchait.

Et de fait, il en épela plusieurs: Piotr Alexandrovitch, Serge Ivanovitch, Alexandre Petrovitch... des enfants turbulents, rien de plus... tout cela manque d'expérience et d'toffe...; Vassili, ce gros pope à barbe noire? une magnifique voix de basse, excellent pour chanter dans un chœur de conspirateurs d'Opéra, pas d'avantage...; le comte Costia?... belle tête, mais de cervelle point, pourrait conduire un cotillon, mais pas diriger une révolution; Aniouchka, Vera, Macha, Varinka? allons donc, elles sont toutes laides à dégouter de Nihilisme ses plus chauds partisans, bavarder comme des pies, pédantes comme des paons et bêtes comme des oies. Non, ma foi, je ne trouve personne, personne.

De nouveau, il se rapprocha de la fenêtre pour chercher des inspirations dans la rue.

Un second traîneau qui passait attira, cette fois, son attention. C'était une voiture de maître emportée par trois chevaux, dont l'un, celui du milieu, allongeant sa fine tête sous un léger arc triomphal, au sommet duquel s'ajustaient les rênes, trottait avec cette suprême élégance qui n'appartient qu'à la race des trotteurs Orlof, tandis que les autres, la crinière au vent, le cou arrondi en demi-cercle et les naseaux touchant presque le sol, galoppaient à droite et à gauche, soulevant un brouillard diamanté qu'un réseau de soie bleue attaché sur leurs croupes emprisonnait dans ses mailles légères.

Un cocher énorme à saftan de drap, ceint à la taille par une torsade de soie voyante, dirigeait, les bras tendus, le fougueux équipage.

Deux personnes, deux femmes enfoncées sous une opulente fourrure d'ours noir, occupaient le traîneau, et certes, l'ex-colonel, en même temps que le futur conspirateur, ne songeait pas à distinguer leurs traits, lorsqu'en arrivant dans le cercle de lumière, l'une d'elles étendit le bras dans la direction de la porte de la maison, comme si elle eût voulu en indiquer le numéro à sa voisine qui, en effet, avança et souleva un instant son capuchon en levant la tête pour mieux voir.

Ce ne fut qu'un éclair, car le capuchon s'abattit aussitôt tandis que les chevaux, continuant leur course, emportaient rapidement le véhicule. Mais si instantanée qu'eût été cette apparition, l'ex-colonel avait eu le temps de reconnaître la belle Fœdora, accompagnée de son inséparable confidente, secrétaire et amie, la sombre Sibirskaïa.

— Si je ne trouve pas d'hommes, peut-être ai-je déjà rencontré une femme, pensa le faux Brémont; je commence à voir le but vers lequel je dois me diriger, il ne s'agit plus que de préparer la voie. Couchons-nous, la nuit porte conseil.

Une heure après, il dormait profondément dans son lit, pendant que frileusement blotties dans un de ces petits salons bien capitonnés et parfaitement chauffés, qu'on nomme wagon de famille en Russie, Fœdora et son amie causaient à voix basse en retournant à Saint-Petersbourg, d'où elles étaient arrivées le matin même.

Quoique ne se ressemblant ni au physique, ni au moral, et paraissant si peu faites pour s'entendre, ces deux personnes réunies se complétaient l'une et l'autre de manière à n'en former qu'une seule, parfaite incarnation des doctrines nihilistes, mélange monstrueux de rêveries chimériques, d'utopies humanitaires, de vagues aspirations, de haines sourdes, de philanthropie, de révolte contre toute autorité, de soif de vengeance, de théories implacables.

Dans cette association, la comtesse représentait le rêve, sa compagne l'action.

La première était la syène qui attire sur l'écueil caché, la seconde celle qui brise sans pitié.

Par leur nature, leur tempérament, leur éducation et les circonstances, l'une et l'autre se trouvaient admirablement préparées à jouer leur rôle dans les événements préparés de longue main par les pamphlétaires précurseurs de toute révolution sociale.

Agée de 21 ans seulement et à peine émancipée depuis quelques mois, la comtesse Fœdora n'avait jamais connu sa mère, femme douce et pieuse, dont l'amour et les leçons lui auraient été si utiles ; la famille même n'avait pour ainsi dire pas existé pour elle.

N'ayant encore que dix-huit mois quand elle perdit celle qui, seul, aurait pu la diriger, elle fut confiée ou plutôt remise à une nourrice demeurant dans une terre éloignée et séparée de son jeune frère qui, pour s'en débarrasser, son père envoya, dès qu'il le put, dans une école des Cadets, à Saint Pétersbourg, pour y faire son éducation.

Grossier, brutal, et ivrogne, le comte Kourdoukof avait autre chose à faire qu'à s'occuper de ses enfants. La chasse, le jeu, et surtout la ferme des Eaux-de-Vie, dont il s'était rendu adjudicataire et où il faisait des bénéfices énormes, en multipliant les cabarets et frelatant avec de l'eau de chaux la funeste liqueur vendue aux paysans, prenaient tout son temps.

Dans l'espace de 8 ans, ce fut à peine si l'enfant le vit trois ou quatre fois, en passant, quand il venait par hasard à sa terre d'Atrada, et alors ses emportements, ses cris, ses blasphèmes, les mauvais traitements qu'il faisait subir à ses paysans, sa dureté envers tous inspiraient à Fœdora plus de terreur que d'amour pour ce « barbare » devant lequel tout le monde tremblait, qui la rudoyait elle-même et faisait pleurer sa chère Tatiana, si bonne, si dévouée, qu'elle adorait et qui la gâtait tant.

Ce fut bien autre chose encore quand il fallut quitter le village pour aller s'établir dans une autre terre, résidence habituelle du comte, à quelques lieues de Pétersbourg.

Il y eut bien des larmes versées à cette occasion, bien des supplications adressées par Tatiana ; mais le seigneur avait parlé, il n'y avait plus qu'à obéir.

Fœdora n'eut que juste le temps d'embrasser sa chère nourrice qui sanglottait, Vania son frère de lait, Moumour le bon gros chien, compagnon de leurs jeux, ensuite de quoi, Kourdoukof l'enleva à la force du poignet pour la jeter dans la kibitka sur un monceau de fourrures, but un dernier verre d'eau-de-vie pour s'éclaircir la voix, rossa le mari de Tatiana pour lui laisser un souvenir, sauta dans la voiture et envoya un coup de poing dans le dos du Jamchik en lui criant « Pachol dourak ! » ce qui veut dire : marche, brute !

Le cocher embourna la bourrade sans sourciller, ramassa son chapeau pointu que le choc avait fait tomber, réunit ses guides et fit claquer sa langue.

Les chevaux partirent au galop.

Les choses se passaient ainsi alors. Grâce à l'empereur Alexandre, les coups ont aujourd'hui cessé de pleuvoir ; c'est à la moindre des nombreuses et importantes réformes qu'il a opérées.

Après un voyage de six jours pendant lesquels le barin fuma un nombre incalculable de pipes, but une quantité considérable de tasses de thé et de verres d'eau-de-vie, la kibitka, disjointe par les ressauts, à demi-ouffrée à la suite des chocs répétés, s'arrêta enfin au pied du perron de la nouvelle prison, de Fœdora, maison moitié bois, moitié briques, entourée d'un haut zobor ou clôture en planches, renfermant, outre la demeure seigneuriale, la cour, le jardin, des hangars et des chenils.

Les paysans, accourus pour recevoir leur seigneur, se tenaient là, chapeau bas, saluant jusqu'à terre, les chiens aboyaient, les femmes s'agitaient effarées. Kourdoukof, qui était parti furieux et jurant d'Atrada, entra furieux et jurant à Kousminki, distribua des horions à droite et à gauche, laissa les valets descendre ses couvertures, les femmes déballer leur petite maîtresse, alla visiter ses chiens, examina ses fusils, soupa largement, se coucha et le lendemain partit pour Pétersbourg.

Depuis trois jours, cet aimable père avait débarrassé de sa présence sa fille, qui commençait à s'habituer à sa nouvelle demeure, lorsque, vers le milieu du quatrième jour, il arriva comme un ouragan et entra dans sa chambre, suivi d'une jeune fille brune, maigre, sèche, mal vêtue, le visage anguleux, avec de petits yeux noirs brillants comme des escarboucles, à laquelle il montra l'enfant en disant : *Vot !* (voilà.)

Puis tournant sur ses talons il sortit en sifflant.

Ce fut toute la présentation.

La jeune fille et la petite barina demeurèrent seules en présence l'une de l'autre.

Fœdora n'osait pas regarder la nouvelle venue, dont la physionomie sombre et sévère lui faisait peur ; elle se prit à pleurer.

L'étrangère haussa les épaules, car elle n'aimait pas la faiblesse ; cependant l'effroi de l'enfant la toucha, elle s'approcha d'elle, la rassura de son mieux, lui dit que désormais elles vivraient ensemble, qu'elle seraient amies, que monsieur le comte l'avait amenée de Pétersbourg pour faire son éducation, qu'il fallait être bien docile afin d'apprendre vite à lire et à écrire, moyennant quoi elle lui conterait de bien jolies histoires et lui enseignerait toutes sortes de jolis jeux.

Fœdora promit tout ce qu'on voulut et se laissa même embrasser, malgré cela elle avait encore bien peur.

C'était une vie nouvelle qui commençait pour la fille du comte, elle s'y résigna d'abord, ne pouvant faire autrement, puis, peu à peu, s'attacha singulièrement à sa nouvelle institutrice.

(A CONTINUER.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Bolton 1934, B. de P., Montréal.

60, Rue St. Gabriel